L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole —► signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

1
2
3

2	3
5	6

ADJUTOR RIVARD

CHEZ NOUS

Pour remembrer des ancessurs
Les diz e les faiz e les murs.
(WACE.)

HUITIÈME MILLE



QUÉBEC
L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE
101, rue Sainte-Anne, 101

1914

CHEZ NOUS



ADJUTOR RIVARD

CHEZ NOUS

Pour remenbrer des ancessurs
Les diz e les faiz e les murs.
(WACE.)

HUITIÈME MILLE



QUÉBEC
L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE
101, rue Sainte-Anne, 101

1914

À mes enfants

ANTOINE ET GEORGINE

—

J'ai écrit pour vous ces pages, toutes simples et sans autres ornements que les mots de notre vieux parler, mais toutes vraies et qui peut-être assureront dans votre mémoire la survivance de quelques souvenirs anciens.

Puissent-elles vous faire aimer plus encore les gens et les choses de CHEZ NOUS !

ADJUTOR RIVARD.

Le ber

LE BER

⚜

Quatre planches, saines, de bonne épaisseur, et fortement assemblées. forment le cadre du *ber*. Un art rustique a façonné en *quenouille* l'extrémité des poteaux qui aux angles soutiennent l'édifice, a chantourné la pièce de tête suivant un profil d'une élégante sobriété. Les deux *chanteaux* ont été taillés dans un bois sans nœuds, et leur arc est tracé pour que le ber balance et roule, telle une barque sur la vague.

Ajustez une planche de fond — la *planche du ber* — dans les encoches du cadre ; garnissez le petit lit d'un paillot, le chevet d'un

oreiller ; ajoutez draps, couvertures, courtepointe de taille convenable, et, sur le demi-cerceau d'un archet, le voile qui garde du soleil trop vif les yeux trop jeunes... Et, roule qui roulera ! voilà ce qu'il faut pour qu'un petit gars dorme à poings fermés.



Le ber est très vieux : les aïeux y furent bercés. *Par manière de parler*, je dirais que le ber de chez nous existe depuis toujours. On ne sait plus son âge, tant il compte d'années. Il était dans la maison avant les chaises au treillis de peau de cheval ; il y était avant le poêle à deux *ponts* qui supplanta le foyer ouvert, avant la huche rouge qu'on a toujours vue dans le coin du nord-est, avant le grand coffre bleu où de temps immémorial on serre les *catalognes*. Que dis-je ? le ber a vu construire, *pièce sur pièce*,

la maison elle-même ; il attendait seulement qu'on l'eût couverte pour y entrer, car on était *sur le bord* d'avoir besoin de lui. En vérité, ce meuble est aussi ancien que la famille.

Suivant la tradition, le ber des ancêtres se transmet d'une génération à l'autre, comme un héritage sacré ; et c'est un privilège, réservé à l'aînée des filles mariées, d'aller le chercher à la maison paternelle, quand elle espère la première *visite des sauvages.*

Et c'est ainsi que, de mère en fille, le vieux ber *bleu-coffre* (1) est venu jusqu'à nous.

***

Qui donc autrefois le construisit ?... Je pense au rude ancêtre qui assembla ces quatre planches et en fit le berceau de sa race. Il

(1) Ailleurs, on me dit que le ber est *rouge-huche.*

me semble le voir, tout là-bas, presque dans l'histoire...

Le colon s'est taillé un domaine dans la forêt. Au milieu d'une éclaircie, il a dressé sa maison ; là est son amour, sa joie, son cher espoir. L'épouse paraît au seuil de l'humble cassine ; du regard elle accompagne son homme, qui s'éloigne la hache à l'épaule et en chantant...

Le sentier serpente, au grand soleil, entre les souches noircies...

Mais le bois debout est encore tout proche, et voici l'homme devant un grand érable dont le tronc robuste monte d'un seul jet dans le fouillis des branches. D'un regard de ses yeux clairs, il toise l'arbre comme pour se mesurer avec ce géant ; puis, un signe de croix ! et, soudain, il se dresse, ses reins se cambrent, ses muscles se gonflent... Et vlan ! le taillant de la bonne hache s'enfonce dans le bois vert, et vlin ! un éclat vole.

— « Ohé ! Nicolas, ce n'est pas le temps de faire de l'*abattis.*» — « Quand viendra le temps des *abattis*, j'attaquerai la grande forêt ; pour *astheure*, cet érable suffit. Je l'ai choisi entre tous, parce qu'il est le plus fort ; entre mille je l'ai choisi, parce qu'il est le plus droit. Voyez comme l'écorce est rude, et comme le cœur est franc »... Et vlan ! dans le bois vert s'enfonce le taillant de la bonne hache, et vlin ! dans l'air volent les éclats.

« Il y a des mois que je l'ai choisi. Un soir, à l'heure où, la journée faite, on regarde fumer la terre au soleil qui tombe, ma jeune femme m'a dit son espérance ; tête découverte, j'ai répondu : « Dieu soit béni ! » Puis, du seuil de notre chaumière, lui montrant, à l'orée du bois, cet arbre plus beau que les autres : « Pour faire le ber, c'est « celui-là que j'abattrai ! »... Et vlan ! le taillant de la bonne hache s'enfonce plus

avant dans le bois vert, et vlin ! les éclats volent plus drus.

« Et voici l'heure où l'arbre doit tomber ; car le temps n'est pas loin où il y aura besoin d'un berceau dans ma maison. Quelques jours encore à espérer, et vous me verrez, fier comme un roi, descendre vers le village ; vous entendrez sonner pour le baptême. Il y aura de la joie plein la maison, et les voisins pourront venir, à travers la forêt, voir l'enfant du bûcheron : la table sera mise.» Et vlan ! plus avant dans le bois vert s'enfonce le taillant de la bonne hache, et vlin ! plus drus, dans l'air, volent les éclats.

De tout l'effort de ses muscles joyeux, le bûcheron frappe. Vlan ! vlin ! vlan ! Le cœur de l'arbre est atteint, et toujours la hache tombe, monte, retombe dans l'entaille béante, qui s'élargit et se creuse. Vlin ! vlan ! vlin ! Le sol est jonché de blancs éclats. Encore un coup... Vlan ! la cime

a frémi. Un dernier éclair sur l'acier... Vlin ! le vétéran de la forêt fléchit sur l'entaille, hésite un moment, tremble de toutes ses fibres, et, avec un long craquement, s'abat.

Voilà de bonne besogne ! Maintenant, Nicolas, ébranche ce grand corps. Puis, viennent les voisins t'aider ! Allons, les Jean-Baptiste, poussez ferme le *godendard* ; équarisseurs, manœuvrez bien la grande hache où le soleil luit et se réverbère ; *scieurs de long*, débitez-moi cette maîtresse bille. Voilà de belles planches, bien dressées. Et allons-y, Nicolas, de l'égoïne, de la tarière et du rabot ! Taille cet about en queue d'aronde ! Vrille *en droiture* les trous qu'il faut ! Tourne au couteau ces *quenouilles* !... Puis, assemble ! voici les chevilles, qui entreront *à serre*. Et allons-y, du ciseau, de la plane et du maillet !...

L'enfant espéré peut venir, l'eau sainte

peut couler, et carillonnez, cloches du baptême : le ber est prêt !

De mère en fille, le ber est venu jusqu'à nous, le ber ancestral, fait du bois franc de l'érable.

***

Au cours de sa longue carrière, le ber a essuyé bien des traverses.

Sa belle teinte bleu-ardoise est toute grisaillée. L'usure a quarderonné les angles et poli les *quenouilles* ; les pieds berceurs ont arrondi la pointe des *chanteaux*. Une histoire de rencontres violentes, de chocs, de contusions et d'écorchures est écrite en cicatrices sur ses flancs.

Une nuit, la foudre tomba sur la maison, l'incendie éclata ; on sauva l'enfant d'abord, puis le ber... Les flammes léchaient déjà le dossier ; la boursouflure est là, on peut la voir encore.

Un printemps — c'était l'*année de la grande digue* — les eaux débordées envahirent le *carré* de la maison ; on échappa comme on put, par la fenêtre du pignon, en canot ; et le pauvre ber flotta dans la débâcle des jours et des nuits.

Et que de blessures, dont je ne sais pas l'histoire !

Mais, façonné pour les chocs d'ici-bas, le vieux ber est toujours solide et bien berçant.

***

Quand il n'est pas de service, il loge sur les entraits du grenier. A chaque naissance, on le descend. Mais si dru se succèdent les têtes blondes, que d'une année à l'autre il ne trouve guère le temps de remonter là-haut. Ses bons offices sont constamment requis, et c'est grande joie d'ou [illegible] la maison le

bruit de son perpétuel balancement et les fredons berceurs qui l'accompagnent.

C'est la poulette grise
Qu'a pondu dans l'église...

C'est la mère qui, un autre enfant dans les bras ou le tricot aux doigts, berce du pied, tout en chantant ; sa voix répète plus bas la ritournelle à mesure que les bébés s'endorment, et lentement se tait quand le sommeil est venu.

C'est la poulette caille
Qu'a pondu dans la paille...

C'est le père dont la voix honnête cherche maladroitement à se faire plus douce. Sa femme va et vient, prépare la soupe du soir ; et le laboureur, de sa grosse main qui tout le jour a tenu les mancherons, berce le petit lit. Mais l'enfant rose ne veut pas « faire dodo » ; n'est-il pas plus amusant de tirer

la barbe complaisamment penchée à portée de ses menottes ?

C'est la poulette blanche
Qu'a pondu dans la grange...

C'est aussi, grand privilège ! l'aînée, encore toute petite, qui a obtenu la permission de dodiner le bébé. Assise *dans le pied du ber*, de sa voix claire elle chante à tue-tête, comme pour réveiller une maisonnée, et balance à *pleines bercer*, au risque de faire chavirer l'embarcation !

C'est la poulette brune
Qu'a pondu dans la lune,
Elle a pond un beau petit coco
Pour l'enfant qui va faire dodo.
Dodiche, dodo !
Dodiche, dodo !

C'est l'aïeule, dont la voix chevrote et s'éteint. On a recours à elle, les soirs où les petites colères s'obstinent au fond du vieux ber ; car nul n'a comme la bonne vieille le

tour d'endormir les enfants : elle en a tant bercé dans sa vie !

Surtout quand grand'mère est là, la famille aime à s'approcher du ber. C'est à qui y cueillera un sourire. Les têtes se penchent, curieuses ; les grands admirent ; les plus jeunes s'étonnent : « *Memère*, il a des yeux ! — *Memère*, il a un nez ! — Il est *déveillé*, *memère* ! »... La petite *avant-dernière* est là, elle aussi ; cramponnée à l'un des *pommeaux*, le cœur gros, elle boude; elle a dû céder son ber, et le *petit frère nouveau* est un intrus qui la supplante ! La promesse que, ce soir, elle couchera dans le grand lit, à la place de papa, la console...

Et quand tout le monde dort dans la maison, on pourrait encore entendre de temps en temps le ber, rattaché par un fil au poignet de la maman, le ber qui roule dans la nuit.

***

Bénissez, ô mon Dieu, les maisons où le ber est honoré ! Bénissez les foyers où les naissances nombreuses réjouissent le vieux ber et lui font une perpétuelle jeunesse ! Bénissez les familles qui gardent les vertus anciennes, pour la gloire de l'Église et de la Patrie !

Le poêle

LE POÊLE

Le poêle de chez nous est à deux *ponts*, bas sur pattes, et massif. Sur ses flancs, aux parois épaisses, des reliefs déjà frustes dessinent des arabesques où se jouent des animaux étranges. Dans son vaste foyer, une bûche d'érable entre toute ronde, et, à l'époque des *corvées*, son *fourneau* cuit sans peine le repas de vingt batteurs de blé.

L'été, quand le soleil *grâle* les visages et mûrit les grains, le poêle se repose. Toujours à son poste pourtant, dans la cuisine, au beau *mitan* de la *place*, il se rend encore utile: il sert de garde-manger.

Mais sitôt que vient l'automne, et qu'il commence à *gelauder*, le poêle se réveille. Et tout l'hiver, sa respiration s'échappe du toit, érigée en spirale dans l'air tranquille, ou fuyante et déchirée par la rafale. Tout l'hiver, il chante, ronfle, ou murmure ; dans les nuits calmes, quand les *marionnettes* dansent au ciel pur, la voix du poêle se fait régulière, monotone, rassurante ; mais, si le *nord-est* court la campagne, tourmente les arbres nus, et hurle, le poêle gronde, furieux. Il défend le logis contre le froid qui pince ; sa chaleur se répand, bienfaisante, sous les poutres noires, et jusque dans la *grand' chambre*, où l'on ne va qu'aux jours de fête et aux jours de deuil. Il fond la neige maligne que la *poudrerie* souffle sous la porte mal fermée, réchauffe les petits pieds rougis, fait fumer la bonne soupe.

C'est l'âme de la maison. S'il éteignait ses feux, s'il ne mettait plus au toit son pa-

nache de fumée, si son ronflement sonore se taisait soudain, soudain la maison serait morte. « Foyers éteints, familles éteintes. » Aussi bien que l'âtre, mieux encore peut-être, le poêle canadien garde les traditions ancestrales.

A ceux qui savent allumer leur pipe avec un tison, et qui aiment à fumer, en songeant devant la porte du poêle, ce dieu du logis est d'aussi bon conseil que le feu de cheminée.

Au coin de l'âtre, on se prend parfois à rêver, à construire des châteaux en Espagne, et tout s'effondre, hélas ! avec le tison qui croule, s'envole avec la bluette qui monte, s'évanouit avec l'étincelle qui meurt. A la porte du poêle, il faut penser, et c'est au bâtiment de projets plus solides qu'on travaille. Car le poêle est grave, le poêle est sage, le poêle n'invite pas aux vaines rêveries. Les chimères qu'évoque la chanson de

l'âtre déplaisent à ce vétéran ; il étouffe ces voix du feu, frivoles et légères, qui, dans les cheminées ouvertes, fredonnent, *silent*, crépitent, et font entre les chenets un concert de caprice et de fantaisie : il les fond toutes en un ronflement sévère. Il craint aussi, pour ceux qu'il aime, le prestige des étincelles, la fantasmagorie des flammes, le mensonge de leurs formes changeantes ; il cache aux regards des hommes son lit de braise ardente. L'œuvre du feu s'accomplit en secret dans l'enfer de ses flancs ; seul, l'œil rouge qui perce sa porte révèle les souffrances éclatantes et mystérieuses du bois qui pleure.

A la *brunante*, les voisins viennent *fumer* ; ils arrivent, tout *enneigés*, et le poêle réjouit leurs mains gourdes. Quand ils sont tous groupés devant sa porte, et qu'ils *allument* à la ronde, il aime, le poêle des *habitants*, qu'on s'entretienne autour de lui de la terre *fermée* par les froids d'automne, des *bâtiments*

qu'on répare, du *train* de la ferme, des travaux monotones de l'hiver, des bêtes qu'on soigne, des blés en grange, de la *sucrerie* qu'on entaillera, des hasards de la moisson future... « Il faisait presque jour, la nuit de Noël, dans la *tasserie* ; c'est signe que les blés seront *clairauds*, l'été *qui vient*... L'année dernière, les *ajets* l'avaient dit, et il y en eut *à pleines clôtures*... Au printemps, on engagera Pierre-à-Grégoire ; il laboure *une beauté* mieux que les autres et prend plus de *mie*... On fera de l'*abattis* au *sorouêt* de la *rochière*, de l'autre côté du grand *brûlé*... Joseph-à-François va à la ville demain, prendre une *consulte* : il a envie de *déchanger* de cheval ; il *a pour son dire* que celui qu'il a eu du maquignon n'est pas assez *amain*... Les *petits gars* ont pris deux lièvres au collet, hier ; c'est *matin*, pour des lièvres... La *bordée* de ce soir a presque *abrié* les *balises* ; va falloir se lever, demain, avec la *barre du*

jour, pour *ouvrir les chemins* avant que grand-voyer passe, parce que s'il *s'adonna* à venir par ici *drés* le matin, on payerai sûrement l'amende... Il n'est *pas guèr avenant*, le *grand-voyer* ; pour un *cahot*, pour un *banc de neige*, il nous fait des *misères*. Pourtant, il y en a *ben manque*, des *cahots*, dans sa *part de route*, à lui. Et puis, *bon sang* ! quand le bon Dieu fait neiger, je *pouvons* pas les empêcher, les *bancs de neige* !... »

Le poêle est sévère, mais il permet qu'on s'amuse. Il a vu plus d'une *danse*, accompagné de sa voix grave plus d'une chanson, entendu les meilleurs *violonneux* de la paroisse, et plusieurs, qui maintenant sont disparus, ont devant lui *battu les ailes de pigeon* comme ne savent pas le faire les *jeunesses* d'aujourd'hui. C'est dans la pièce qu'il habite que se donnent les veillées d'hiver, où les beaux *conteux* disent à tour de rôle leurs

histoires, et luttent à qui aura le plus d'esprit, à qui amènera le mieux un bon mot au bout d'un conte. Et la langue qu'on parle autour du poêle n'a rien du parler mièvre ou corrompu des villes ; c'est la langue rude et franche, héritée des ancêtres, et dont les mots « ne sont guère que du sens ».

Le poêle se souvient aussi. Il veut qu'on parle souvent des aïeux, qui les uns après les autres ont, à l'accoutumée, *tiré leur touche* devant sa porte, et dont il a éclairé de la même lueur les visages honnêtes. Le maître d'aujourd'hui, fils des anciens, et dont le front déjà s'argente vers les tempes, leur ressemble. Comme eux, la nuit venue, et les voisins partis dans la neige, il s'agenouille, avec *la femme* et les enfants, dans la bonne chaleur qui rayonne, sous le vieux Christ pendu à la muraille ; et le poêle, qui se souvient, mêle sa voix familière à la prière du soir.

Puis la marmaille gagne les lits à *baldaquins*. La lampe s'éteint... Quelque temps encore, un chuchotement se fait entendre : à la porte du poêle, dans l'obscurité, le père, sa dernière pipe aux dents, la mère, son chapelet encore aux doigts, se parlent à voix basse, lentement, des choses que l'on aime à se dire seul à seul et qu'il est aussi bon que les enfants ne sachent point : souvenirs intimes, espoirs communs, craintes partagées... Dehors le vent a cessé, tout est calme. Le poêle murmure plus doucement, seul témoin des confidences de ses maîtres. L'heure glisse, discrète, sur les deux têtes rapprochées, et tombe dans l'éternité sans presque faire sentir son passage. Et l'entretien se prolonge, doux et grave, dans la nuit...

Enfin, les voix se taisent. Tout repose. Seul, le poêle murmure encore ; la lueur de son œil demi-clos éclaire vaguement les

choses et se joue sur la muraille ; au-dessus du toit, la fumée monte, blanche et droite, au clair des étoiles. Le poêle veille sur la maison qui dort.



L'heure des vaches

L'HEURE DES VACHES

Cinq heures du soir.

— « Eh ! les enfants ! c'est *l'heure des vaches* ! »

Et nous partions.

Connaissez-vous le *clos d'en haut*, celui qu'on a eu tant de peine à essoucher ? C'est là que les vaches pacageaient. Pour aller les chercher le soir, pour les aller mener le matin, il fallait donc monter la route qui borde le verger du presbytère, et la suivre jusqu'au *chemin de sortie* par où l'on va à la *sucrerie*.

C'était loin. Heureusement, il y avait un raccourci : nous *piquions* à travers un petit bois de bouleaux blancs, où il y avait, suivant la saison, des fraises, des framboises ou des bleuets. Il y a toujours des fraises, des framboises ou des bleuets, dans les raccourcis ; ce qui fait que les raccourcis, c'est des chemins plus longs que les autres.

Le joli bois, que ce bois de bouleaux ! Au milieu, des sources avaient formé un petit lac. Les rides de l'eau, doucement, venaient mourir dans les herbes. Tout autour, sous les branches, montait la musique des insectes du bon Dieu ; perdus parmi les bouleaux, deux grands pins murmuraient, et de toutes ses feuilles mobiles un petit tremble riait dans la brise. Le lac réfléchissait le ciel bleu, le feuillage vert tendre, les troncs blancs, et tout cela dansait gaîment sur les petites vagues. Parfois, un jaillissement au large :

c'était les barbotes... Longues comme ça, les barbotes !

Et quelles fraises il y avait dans le petit bois de bouleaux ! Grosses comme des fraises de jardin, d'un beau rouge vif, et juteuses!... Rien qu'à voir de loin la tête des bouleaux, vous en aviez l'eau à la bouche.

Donc, il y avait un raccourci.

Pour s'y rendre, il est vrai que la route était pierreuse et *mal marchante.* Mais nos pieds nus en avaient parcouru bien d'autres ! Et par ailleurs, il y avait des compensations. Le verger du curé, par exemple, n'était pas là pour rien ! Les pommes, c'est à tout le monde. — Du reste, ne ramenions-nous pas, avec les nôtres, la vache du bedeau ? Cela nous donnait des droits sur les pommes de monsieur le curé. — Nous en cueillions plein nos poches. De grosses pommes vertes, avec une pointe de rouge du côté du soleil, pleines

de jus, dures comme des pierres... Ah ! les bonnes pommes !

Le long de la route, sur les clôtures, il y avait aussi les *écureux*... — J'allais oublier les *écureux* !

Prendre un écureuil en vie n'est pas une petite affaire. Il faut d'abord une gaule ; au bout, nouée en collet, une tresse, légère et coulante, de trois crins de cheval. Quand le petit animal, pour ronger une noisette, se dresse, la queue en panache, sur le bout d'un piquet, vous approchez à pas de loup, retenant votre souffle, jusqu'à portée de gaule... et lentement, avec des précautions infinies, vous passez le nœud coulant au cou du rongeur... Mais il faut avoir l'œil vif et la main ferme : au moindre coup de vent qui fait voltiger le crin ou dévier la gaule, au bruit le plus léger, à la moindre alerte, l'animal fait un bond, et soudain il n'y a plus rien sur le bout du piquet ; l'écureuil file sur les

pagées de la clôture... Mais c'est si joli de le voir aller qu'on regretterait presque de ne pas l'avoir manqué. Qui n'a pas chassé l'écureuil ne sait pas comme un lacet de crin noir au-dessus d'une petite tête rousse fait palpiter un cœur d'enfant.

A croquer des pommes, à cueillir des fraises, à courir les écureuils, nous finissions par arriver dans le *clos d'en haut*, et nous entendions tinter la clarine de la Rousse, une maîtresse vache, qui donnait, *une traite portant l'autre, six pots et pinte.* Déjà il se faisait tard (les rayons obliques du soleil penchant nous le rappelaient)

Vite, nous rassemblions les bêtes, perdues dans la *brousse* — « *Qué,* vaches, *qué !* » — ruminant derrière les *arrachis* — « *Qué,* vaches, *qué !* » — couchées dans les *ferdoches* — « *Qué,* vaches, *qué !* »... D'elle-même, la Rousse prenait le bon chemin, et, tout le troupeau la suivant, c'était, dans la route,

une longue file de bêtes lourdes et lentes, qui s'en allaient vers le village. Derrière les vaches, après avoir soigneusement mis l'*amblette* sur la barrière, et, *harts* en main, nous poussions en avant les plus paresseuses.

Avouerai-je que, même au retour, en passant près du petit bois, nous ne résistions pas au désir de cueillir encore une jointée de fraises ? Les bonnes vaches s'arrêtaient, rêveuses, avec l'air de dire : « Ah ! si nous pouvions, nous aussi, sauter la clôture ! » Puis elles se mettaient à brouter l'herbe qui pousse sur l'*aubel du chemin*.

A la maison, on commençait à s'impatienter :

— « Les petits *sorciers !* je gage qu'ils ont encore pris par le bois de bouleaux. Ils s'amusent à manger des fraises, au lieu de ramener les vaches ! »...

Tout à coup, ding' ! dang' ! ding' ! dang' !... C'était la Rousse. On ouvrait la barrière à

coulisse, on barrait l'entrée du jardin potager, on fermait la porte de la grange, et — « *Qué*, vaches, *qué !* » — les bêtes entraient dans le *parc*.

Puis, on *tirait* les vaches. Dans l'ombre qui descendait, nous entendions un ruminement confus, des meuglements vers l'étable, et le bruit, très doux, du « lait tombant dans du lait ».

Du haut du clocher, l'angélus du soir jetait sur la campagne ses derniers *tintons*.

L'*heure des vaches* était passée.



En grand'charrette

EN GRAND'CHARRETTE

*

Ne me parlez pas de votre chariot moderne, avec avant-train, arrière-train, flèche, timon, double *bacul*, crochets, chaînes et autres ferrures, et que surmonte, tel un squelette de guimbarde, une grotesque construction à claire-voie en forme de panier. Ne m'en parlez pas ! La vraie charrette à foin, c'est la *grand' charrette*, à deux roues, avec *échelles*, *aridelles*, *fausses barres* et *queues d'aronde*. Fait de bonne *épinette rouge*, et d'une seule pièce, chaque limon court de la *cheville* au *treuil* ; l'essieu, érable ou cormier, est placé de telle sorte que la charge ait juste

le *ballant* voulu et ne porte pas trop *à dos* ; *échelles* et *aridelles*, un peu libres dans leurs mortaises, s'écartent pour que le voyage de foin monte en s'élargissant.

Voilà une voiture ! et solide, et facile à tourner, et qui entre dans la *batterie* comme chez elle.

Et *dire* qu'il y a, dans les villes, des gens qui n'ont jamais été en *grand'charrette !* Les malheureux, ils ne savent rien de la vie.

***

Nous partions, dès le matin, avec Gédéon, le fermier. A l'*échelette* d'arrière, Catherine, la femme *à* Gédéon, tenait sur ses genoux le panier où nous avions vu mettre un pain frais, une motte de beurre, un morceau de lard, et, à cause de nous, les enfants, du lait dans une bouteille. Le fils du fermier, gaillard bien découplé, qui vous soulevait au

bout de la fourche les plus grosses *veilloches* sans rien laisser sur le champ, allait à pied, ouvrant et fermant les barrières. Notre place, à nous autres, était entre les *fausses barres* d'avant, avec Gédéon.

Car il y a plusieurs manières de voyager en *grand' charrette*, et chacune a ses charmes.

A l'arrière, on a l'avantage d'être tout près de terre, et les herbes hautes, en passant, vous chatouillent les jambes. *Si le cœur vous en dit*, vous pouvez sans peine *débarquer* soudain, cueillir une framboise le long de la clôture, puis rejoindre en courant la voiture qui s'en va, et d'un bond remonter à votre place. C'est fort agréable. Mais, si la Grise se met à trotter — ce que d'ailleurs elle ne fait jamais de son plein gré, car la vieille jument, qui est la plus sage des bêtes, sait bien qu'une charrette à foin n'est pas une voiture de course — si la Grise se met à trotter, ceux qui sont à l'*échelette* d'arrière

4

en ont connaissance, je peux vous l'*acertainer*. C'est alors que le panier danse, et la fermière avec !

Au centre de la charrette, entre les ridelles, pourvu qu'on prenne garde aux fourches qui sont là, on est en sûreté. Mais gare aux cahots ! on se trouve sur l'essieu, et l'on se fait secouer dans le grand genre. Pour une longue route, il n'y a pas à dire, c'est dur ; mais avec une couche de foin, et pour rire un brin quand la Grise trotte, il n'y a pas meilleure place.

A l'avant, enfin, c'est comme si on était porté sur des ressorts. Et on *mène* ! O délices ! être assis, à côté de Gédéon, sur la *queue d'aronde*, les jambes pendantes, tout près de la croupe du cheval ! avoir devant soi un cheval, un cheval en vie, et qui obéit au geste et à la voix ! tenir dans ses mains les *cordeaux*, de vrais *cordeaux* de corde ! pouvoir tirer, si on veut, sur celui de gauche,

par exemple, et voir la Grise, docile, aller à dia, puis, en tirant à hue, la ramener à droite ! *Mener*, enfin !... Les jouissances comme celle-là ne sont pas drues dans la vie d'un homme. Ce qui m'étonnait, c'est que Gédéon ne parût pas tenir à conduire lui-même. Pour la descente du Coteau de Roches, il prenait les guides, c'est vrai ; mais il ne semblait pas en éprouver de plaisir, et, après le passage difficile, il me les rendait sans ombre de regret. N'était-ce pas étrange ?

Peut-être bien que, n'ayant pas à surveiller la Grise, Gédéon se trouvait plus libre pour fumer sa pipe et pour parler. Car, tout le long de la montée à travers champs, il nous contait des histoires. Parfois, il nous disait les hivers passés dans les *chantiers* du Saint-Maurice ; parfois, des batailles terribles, livrées on ne savait dans quel pays ni à quelle époque, mais où invariablement le grand Napoléon battait les Anglais à plates

coutures. Le plus souvent, c'était l'Histoire Sainte que Gédéon nous contait. Le récit du déluge, en particulier, était une merveille. Nous voyions se construire l'arche, une espèce de chaland avec une grange dessus, et dans laquelle il y avait, d'un bout à l'autre, des *parés* et des *barrures*, comme dans une écurie ; puis, le grand-père Noé, de sa bonne fourche, emplissait le *fanil* de foin, de beaucoup de foin à cause des éléphants qui mangeaient une botte par bouchée ; ensuite, les animaux entraient, deux par deux, dans l'arche toute prête, et leur énumération était interminable. A la fin, la pluie se mettait à tomber, et Gédéon, qui avait vu l'inondation de la *grande digue*, devenait éloquent... Quand l'eau était rendue par-dessus les clochers d'églises, nous nous regardions épouvantés ; j'en oubliais de *mener* la jument — qui ne continuait pas moins, de son pas tranquille, à suivre la route tracée.

***

Juste comme la colombe revenait à l'arche, un brin d'herbe Saint-Jean au bec, nous passions la dernière barrière et nous nous trouvions sur la terre du deuxième rang, où le foin, fauché la veille et mis en *veilloches* pour la nuit, attendait les faneurs.

Ah ! on vous les éventrait, les *veilloches* ! on vous le retournait, le foin mûr ! on vous le faisait danser, au bout de la fourche ! C'était, dans l'air, un vol de brindilles qui s'éparpillaient.

Vite fatigués, cependant, nous ne tardions guère, pendant que le fanage se continuait, à rejoindre la Grise, dételée et à l'ombre sous un arbre. Nous avions cent autres choses à faire : la clôture à sauter, la *grand'charrette* à faire balancer sur ses deux roues, des framboises à manger, des petites merises à cueillir,

des papillons à attraper, des mulots à dénicher, des poissons à pêcher... Car, sous un certain petit pont — que je revois encore — un ruisseau d'eau claire courait sur des roches, et il y avait tout plein de petits poissons d'argent ; nous les *seinions* avec nos chapeaux de paille, lesquels en étaient tout rafraîchis.

La matinée passait, et nous nous apercevions que, dans le grand champ, au lieu des petites meules arrondies ça et là, il n'y avait plus qu'une jonchée de foin qui séchait au soleil et sentait bon.

Les faneurs revenaient vers nous. Au clocher lointain sonnait l'angélus de midi.

Gédéon se découvrait :

« L'ange du Seigneur annonça à Marie... »

Et nous répondions, tournés vers l'église, dont on apercevait, par-dessus le [illegible]eau de Roches, la croix fleurie et le coq brillant au soleil.

***

Puis, le panier s'ouvrait, et c'était la collation, sur le bord du fossé.

De son couteau de poche, Gédéon faisait une croix sur le pain qu'il allait entamer... Ah ! le bon pain ! le bon beurre ! le bon lait ! Et de quel appétit nous mordions dans les beurrées ! D'ailleurs, rien qu'à voir manger Gédéon, on aurait eu faim.

Mais il ne faut pas gaspiller le temps que le bon Dieu donne pour la fenaison : un *botillon* sous la tête, Gédéon faisait un petit somme, et le travail reprenait.

Le soleil plus ardent avait déjà séché le foin que, pour une dernière fois, les râteaux ramassaient en *veilloches*.

Sauter par-dessus les *veilloches*, c'est un excellent exercice, après dîner. A ce noble jeu, nous occupions nos loisirs jusqu'au

moment où Gédéon attelait la Grise pour *rentrer* sa récolte.

C'est nous, les petits, qui *foulions*, avec Catherine. Besogne facile, pensez-vous... On voit bien que vous n'avez jamais *foulé* ! Je gage que vous ne sauriez pas comment recevoir les premières *fourchetées*, ni comment les disposer au fond de la charrette, jusqu'à hauteur d'*aridelles*, pour établir un bon et large *ber*, sur quoi pourra s'élever la charge. Vous pensez aussi que, pour faire le tour du champ, d'une *veilloche* à l'autre, un cheval se conduit comme à l'ordinaire... Je voudrais vous y voir ! Vous seriez là-haut, entre ciel et foin, et vous attendriez naïvement que quelqu'un vous envoie encore une botte, ou dise au cheval d'avancer ; tout à coup, une secousse en avant, un cahot à droite, et patatras ! vous seriez à terre, probablement avec quelque chose de cassé. Ce n'est pas du tout comme cela qu'il faut

faire. Quand une *veilloche* est chargée, Gédéon dit au *fouleux* : « Tiens-toi *ben* ! » et c'est assez : la Grise a compris ; sans autre commandement elle part, pour s'arrêter d'elle-même à l'autre amas ; et la charrette peut cahoter, vous vous en moquez bien ; car, au cri de Gédéon, vous vous êtes jeté à plat ventre dans le foin qui bondit.

Le chargement fini, Gédéon *peignait* avec sa fourche la chevelure de brindilles qui retombait de chaque côté, on *perchait*, et nous nous couchions sur la charge, pour gagner la grange, au bout de la terre du deuxième rang.

***

A la tombée du jour, la dernière charge prenait le chemin du village. Et c'est donc sur un voyage de foin que nous revenions du champ.

Cette dernière manière de voyager en *grand' charrette* est, en vérité, la plus recommandable. Vous disparaissez presque dans le bon foin, et le plus dur cahotement se transforme, sur cette couche molle et fléchissante, en un bercement qui vous endort.

Et vous songez qu'à la maison, où vous allez, une bonne grand'mère a préparé le repas du soir, et qu'il y aura sans doute, pour les petits qui sont allés au champ, des tartines de crême douce avec du sucre du pays dessus...

✤ ✤

La maison condamnée

LA MAISON CONDAMNÉE

*

Enfants, elle nous faisait peur ; nous n'osions l'approcher.

Pourtant, la barrière donnant sur le jardin était ouverte ; mieux encore : arrachée de ses gonds, la barrière gisait par terre. Et personne pour interdire l'entrée ! Au retour de l'école ou de l'église — nous *marchions alors pour notre première communion* — il eût fait bon, a maison *condamnée* se trouvant à mi-chemin, s'y arrêter, s'asseoir sur les marches basses du perron. D'autant que dans le verger tout proche il y avait des prunes, des *cerises à grappes*, des pommes, des *gadelles*, qui mûrissaient au soleil, et que, dans

le jardin, des fleurs, poussées au hasard du soleil et de la rosée, envahissaient les allées avec les herbes folles et s'ouvraient au petit bonheur. Tout cela était à l'abandon, sans maître, sans gardien. Mais nous passions, sans arrêter jamais, devant la maison *condamnée* : elle nous faisait peur.

Aussi, c'était, au bord du chemin, comme un tombeau. Des planches, grossièrement clouées en travers, barraient la porte et les fenêtres de la triste demeure. Jamais une fumée à sa cheminée de pierres ; jamais un rayon de soleil sur la planche de son seuil ; jamais une lumière à ses yeux clos. Aveugle et sourde, la maison abandonnée restait indifférente à la large diaprure des champs, comme au bruissement infini des prés; froide et muette, rien ne pouvait la faire sortir de sa torpeur, et nulle voix humaine n'éveillait ses échos. *Nulle voix humaine*... mais, la nuit, n'avait-on pas entendu, dans le vent

qui soufflait, venir de la maison morte des cris longs comme des plaintes ? Plusieurs l'affirmaient.

L'un de nous avait un jour proposé d'écarter les planches d'une fenêtre et de regarder en dedans. Mais nul n'avait osé. Il se passait peut-être, sous ce toit, des choses terribles ; derrière les fenêtres closes, des ombres sans doute remuaient ; et quelle terreur, si, l'œil à la vitre, nous avions aperçu, dans une chambre tendue de noir, un cercueil, un mort, et des cierges autour !... Le soir, nous passions de l'autre côté du chemin et détournions la tête, de peur de voir quelque chose.

La maison était-elle donc hantée, comme la faisaient nos imaginations d'enfants ? Non, mais de vieux souvenirs glissaient le long de ses murs, et des âmes anciennes pleuraient lamentablement au fond de ses chambres vides.

Autrefois, la maison *condamnée* avait été vivante et joyeuse ; joyeuse du rire des

enfants nombreux et de la gaîté chantante des grands-pères, vivante du travail qui sanctifie les jours et fait les âmes fortes. Pendant un siècle et plus, les fils avaient succédé aux pères et possédé ce bien au soleil, et toujours la terre avait nourri leurs familles. Pendant un siècle et plus, les ancêtres, les uns après les autres, étaient nés, avaient vécu, étaient morts dans la maison aujourd'hui fermée ; et chacun, quand il était parti pour le grand voyage, avait laissé l'adieu de son regard s'en aller, par la fenêtre ouverte, vers le même champ et le même bouquet d'arbres.

Mais, un jour, le *bien* échut en partage à un fils en qui l'âme des aïeux ne devait point revivre. Celui-ci, chercheur d'une tâche moins rude, refusa à la terre le travail de ses mains et la sueur de son front. La terre se ferma ! Le pain manqua dans la maison ! Et lui, déjà déraciné, maudit la terre, qui pourtant ne demandait qu'à produire et que

désolait la stérilité de ses friches. Attiré par le mirage d'un luxe facile, le mauvais habitant résolut de s'expatrier ; il vendit ses bêtes, ses meubles, son *roulant* de ferme ; puis, comme on cloue un cercueil, il barra les portes et les fenêtres de la maison paternelle, et s'en alla...

Et depuis, la maison de l'émigré était fermée, *condamnée*, presque maudite, objet de terreur pour les enfants, de tristesse pour les voisins, de désolation pour la paroisse.

Ceux qui partent ainsi savent-ils bien ce qu'ils font, et qu'ils désertent un poste d'honneur, et qu'ils manquent à un devoir sacré ? Croient-ils ne laisser derrière eux qu'un toit, sur quatre murs ? Ce qu'ils quittent, en vérité, et à quoi ils renoncent, c'est plus que cela : c'est le pays natal ; pour celui-ci c'est la montagne, pour celui-là la plaine, mais, pour tous, au flanc des collines ou dans la vallée, c'est la paroisse où s'écoula, paisible,

la vie des anciens, l'église où se plièrent leurs genoux, la terre qui garde leurs os ; c'est la glèbe que les aïeux fécondèrent d'un rude et pénible labeur ; c'est le trésor des traditions familiales, les saines coutumes du foyer, le culte du passé, la religion du souvenir ; et c'est peut-être aussi le parler des ancêtres, hélas ! et le respect de leurs croyances... C'est tout le patrimoine ancestral qu'ils abandonnent, c'est la patrie qu'ils désertent !...

Et pourtant, ô Terre maternelle, je te prie de ne point maudire ceux qui sont partis. Tous ne sont pas des ingrats. Si quelques-uns t'ont reniée et t'oublient dans la fumée des villes, ne sais-tu pas que, pour plusieurs, des drames douloureux purent seuls amener le dénouement du départ, et que de loin ceux-là te restent fidèles, rêvent encore de toi, t'aiment d'un amour plus fort que l'exil ? Chéris-les toujours, ô Terre, sous quelques

cieux qu'ils peinent ; ils sont encore tes fils ; ils font vivre à l'étranger l'âme de la patrie ; ils continuent là-bas l'œuvre que tu appris à leur enfance.

Espère-les, aussi, bonne Terre ! Si l'exil, un jour, leur est dur, et si la Providence veut qu'ils te reviennent, accueille-les, clémente et douce. Pour fêter leur retour, mets des fleurs plus fraîches au bord de tes routes, baigne tes prés dans une lumière plus chaude, fais-toi plus verdoyante et plus belle. Puis, ouvre-toi, facile, aux socs de leurs charrues ; reçois, mère féconde, la semence que leurs mains meurtries viendront épandre sur tes sillons ; et, joyeuse, germe encore, pour tes fils revenus, des blés lourds et hauts sur paille ; couvre tes prés d'herbe grasse ; emplis tes bois de rumeurs favorables ; et par toutes les fenêtres de la maison rouverte, fais entrer l'odeur, la bonne odeur de tes foins coupés !...

Les quêteux

LES QUÊTEUX

La porte, grande ouverte, laissait entrer le soleil dans la *rallonge*. Sur le perron, le chien dormait ; soudain, il se dressa et se prit à gronder...

La fermière regarda vers le chemin.

— « Encore un *quêteux*, fit-elle. *Té-ci*, Azor ! *Té-ci* !... *Marches-tu !* Va te coucher sous le four ! »

Toujours grondant, le terreneuve obéit.

Le mendiant approcha, reçut une pleine terrinée de farine, et reprit sa route, salué par un aboiement étouffé parti du four.

***

Les chiens canadiens aboient aux *quêteux*. Ces bons gardiens flairent un danger pour la maison dans l'approche des chemineaux ; mendiants honnêtes, *bohémiens*, vagabonds, voleurs, *jeteux de sorts*, charlatans et filous, nos chiens confondent dans une même aversion instinctive tous les *quêteux* portant besace. Ils les chasseraient sans pitié, si, charitable, la voix des maîtres ne les rappelait au devoir de l'hospitalité.

Pourtant, les *quêteux* ne sont pas tous de méchantes gens, et il y en a de plusieurs sortes. Chez nous, on distingue d'abord : le *quêteux* qui vient de loin, le *quêteux* des paroisses voisines, et le *quêteux* de la paroisse.

LE QUÊTEUX QUI VIENT DE LOIN

On ne sait pas au juste d'où vient « le *quêteux* qui vient de loin ».

Il n'est pas de la région ; il a sa *retirance* quelque part, là-bas, dans une autre partie du pays, *en bas* de Québec peut-être, ou *par en haut*, dans la vallée du Richelieu, à moins que ce soit dans le nord, de l'autre côté du fleuve... « Il vient de loin », voilà ce qu'on sait.

Mais on le connaît bien.

Ses tournées sont réglées comme la marche des saisons, et quand le temps est proche où d'ordinaire il débouche par la route qui *monte* au *rang* de chez nous, on attend, on espère presque ou on craint sa venue, selon son caractère.

Car il y a plusieurs types de *quêteux* qui viennent de loin, et les uns sont plus *avenants* que les autres.

***

Il y a d'abord le vrai mendiant, le mendiant classique, le *quêteux* traditionnel et proprement dit.

C'est, le plus souvent, un petit vieux, courbé plus encore par la marche et les fardeaux que par l'âge, couvert de haillons, coiffé d'un *chapeau de castor* râpé. Un panier à anse au bras, à la main un bâton tordu — «*Rapport* aux chiens, mon bon monsieur, *rapport* aux chiens seulement, car, Bon Dieu merci ! la jambe est bonne » — et sur le dos un gros sac ajusté aux épaules avec des courroies, il va par le *chemin du roi*, toujours à pied, et du même pas, dans la poussière ou sous l'averse.

Chaque année, la belle saison le ramène. Car on ne le voit qu'une fois l'an. Et son itinéraire est tracé tellement que c'est pres-

que à jour fixe qu'il frappe à telle porte dans le premier *rang*, à telle autre dans le deuxième... Les *rangs*, dans les paroisses du *sud*, sont généralement parallèles au fleuve. Le vieux prend le premier, par exemple, à Gentilly, le *grand rang* qui traverse le village; il le suit jusqu'au Saint-François ; puis, il monte la *route* et revient vers Québec par le *deux* ; et ainsi de suite. Ou encore, à Saint-Grégoire, s'il arrive de Nicolet par les Quarante-Arpents, ou de Sainte-Monique par le Grand-Saint-Esprit, le bonhomme fera, en serpentant, le *rang* du village de La Rochelle, puis Videpoche, et Pointu, et Beauséjour...

Il n'arrête pas partout ! Il y a des maisons où il dîne, des maisons où il soupe, des maisons où il *loge*, c'est-à-dire où il passe la nuit. Et, ma foi ! son choix est assez judicieux.

Le *quêteux* ne séjourne guère dans les gros villages, dans les *forts*, où, à vrai dire, les *bourgeois* ne sont pas *invitants* à son gré.

Mais, dans les *concessions*, il y a du bien bon monde, allez ! et des maisons où il entre comme chez lui. De vrai, on est presque content de le recevoir... On commençait même à trouver qu'il tardait à venir... Il a de si bonnes manières ! Il demande si humblement la charité « pour l'amour de Dieu et de la bonne Vierge » ! et, quand on lui a donné, il remercie si bien : « Que Dieu vous le rende beaucoup ! »

Puis, il ne faut pas oublier que ce vieux mendiant vient de loin. Il en a vu, des choses ! il en a traversé, des pays ! il en sait, des histoires ! Que de nouvelles il apporte !... Le *train* fait, le souper pris, on n'a qu'à le laisser parler ; c'est sa manière, à lui, de payer son écot ; et l'on apprend tout sur la misère des gens de *par chez eux*, sur la récolte qui s'annonce plus ou moins bonne, la sécheresse ou la pluie dont on souffre dans les paroisses d'*en bas*, les saute-

relles qui auraient tout mangé si Monsieur le Curé ne les avaient *conjurées*, mais qui tout de même ont fait pas mal de dégât ; et sur les danses, le luxe, la vanité des femmes, les aigrettes qu'elles portent sur leurs chapeaux, les batailles, la dernière débâcle... Le bonhomme s'en donne à l'aise et défile son répertoire, jusqu'à l'heure de la prière du soir, qu'il fait très bien, avec la famille, au pied de la grande *croix noire de tempérance*.

On lui a tendu, sur le plancher de la cuisine, une paillasse, parfois une *peau de carriole*. Il y passera la nuit, pas loin du chien, maintenant réconcilié.

Dès le *petit matin*, le vieux se lève, reprend son bâton, son panier, son sac. « A l'été *prochaine* ! » Il part ; mais il n'oublie jamais de remercier le bon monsieur de lui avoir donné à couvert, la bonne dame d'avoir mis

un œuf dans son panier, un tapon de laine dans son sac.

Quand le panier contiendra une douzaine d'œufs, quand le sac sera trop lourd, le *quêteux* se livrera à un petit négoce : il vendra le produit de sa quête pour quelques sous, qu'il mettra dans sa tirelire — grand mouchoir rouge, fortement noué et déposé dans le panier, à côté de la pipe de plâtre et de la blague à tabac.

Voilà un honnête homme de *quêteu*. Jamais une mauvaise parole ne sort de sa bouche ; toujours content, il ne maugrée même pas, quand on lui refuse la charité ; au plus se permet-il une plaisanterie, quand une riche fermière ne lui offre que le plus petit des œufs pondus par la plus jeune de ses poules. Par contre, si on le laisse choisir, il déclare aussitôt préférer les œufs de poules noires, et c'est plaisir de voir avec quel soin

malicieux il prétend les reconnaître : ce sont toujours les œufs les plus gros.

***

Autrefois — avant les bureaux de poste et les postillons — le *quêteux* qui vient de loin faisait aussi les commissions, portait les lettres. C'était un courrier peu rapide, mais sûr. Rien ne se perdait, de ce qui lui était confié ; et, bien qu'il ne sût lire que l'écriture moulée, il ne se trompait jamais d'adresse. Par exemple, vous remettiez à Bellerive, quand il passait à la Baie-du-Febvre, une lettre pour votre cousin qui demeurait aux Trois-Pistoles : vous étiez assuré que votre cousin la recevrait, tôt ou tard, un peu fatiguée, mais en assez bon état. Et, fidèlement, le *quêteux* vous rapportait la réponse... l'année suivante. Ah ! c'était le bon temps!

***

Un autre type : le *quêteux* charlatan.

Le *quêteux* charlatan aussi vient de loin, et l'on sait encore moins d'où il sort. Personne n'oserait le lui demander... C'est qu'il n'est pas commode, celui-là !

Il mendie, mais entendez bien que c'est chez lui un accident. S'il quémande, c'est uniquement parce que le *monde* ne reconnaît pas assez généreusement la vertu de ses remèdes et préfère donner aux docteurs de la *bonne argent* pour de mauvaises drogues. Qu'on le sache bien, il n'est pas né *quêteux* ; en parcourant les campagnes, il n'obéit qu'à son désir de soulager les souffrants, de les guérir de tous maux. S'il le voulait, il resterait chez lui, à se carrer, et vivrait à ne rien faire ! Il parle haut et dru. De vieux livres, un jeu de cartes, des bouts de ficelles, des

boîtes d'onguent, des fioles emplissent son porte-manteau : c'est sa science, ses instruments et sa pharmacie, toute la médecine. Pour des remèdes, voilà des remèdes ! Rien n'y résiste. Ce n'est pas comme ces pilules que vendent les docteurs, et qui ne sont bonnes qu'à *faire tourner les sangs d'une personne*, ni comme ces liquides en bouteilles, avec lesquels les médecins volent le pauvre monde, et qui ne valent pas de la bonne *eau de vaisselle*, quand ce n'est pas de *la vraie poison*. Voici un onguent — lequel ressemble, il est vrai, à de la *graisse de roues* — qui vous guérit d'une pleurésie *dans le temps de le dire*, et qui en même temps est *souverain* pour le *mal de-z-yeux* ; cet autre fait passer la *fourchette comme si de rien n'était* ; une *ponce* avec une larme de cette eau-là guérit des *fièvres lentes*, et sans prendre *une cité de temps* comme les *remèdes patentes* ; pour les *auripiaux*, les *reculons*, les *déteurses*, les *tours*

de reins, les *échauffaisons*, les *efforts*, les *mordures*, les *verrures*, les *grenouilles*, les *tours d'ongles*, et surtout le mal de dents, le charlatan a des remèdes ; il a même le peigne de fer qui guérit ceux à qui il est arrivé de *se décrocher la palette de l'estomac*.

Et malheur aux malades qui ne croient pas à ses remèdes ! Malheur aussi à ceux qui, se portant bien, ne lui donnent pas à manger ce qu'il demande !... Il tire leur horoscope et leur prédit des choses qui troublent les âmes naïves. Et, quand il est besoin, le charlatan sait se servir de son bâton, lequel ressemble à un tomahawk. Aussi, son arrivée jette-t-elle la terreur dans le *rang*. Si les hommes sont au champ, les *gardiennes* barrent les portes et *tirent* les contrevents ; les enfants se blottissent sous les lits. Par mégarde l'entrée reste-t-elle libre, le *quêteux* charlatan s'introduit dans la demeure, s'installe : « Faites-moi des crêpes ! des crêpes

au lard ! » Il est roi et maître, il commande, il gronde... Et Josette lui fait des crêpes !... A moins que l'homme survienne tout à coup, ou encore — comme il arrive — que Josette n'ait pas *froid aux yeux* et soit de force à garder la maison toute seule. Le *quêteux* trouve alors chaussure à son pied.

Autrefois, le charlatan était assez souvent *fondeur de cuillers* aussi... Mais le *fondeur de cuillers*, l'horloger ambulant, le montreur d'ours méritent des chapitres à part.

***

Voici un autre *quêteux* venir par le grand chemin. Sombre, taciturne, l'œil en dessous, c'est le *jeteux de sorts !*

Celui-ci ne salue personne, pas même Monsieur le Curé, et demande mal la charité, d'une parole brusque, d'un ton bourru. L'aumône est-elle légère ? il murmure ; le

rebute-t-on ? il maudit. « Vous vous souviendrez de moi ! » dit-il. Parfois il marmotte des mots qu'on ne comprend pas, des formules cabalistiques peut-être ; il parle, on dirait, avec quelqu'un qui voyage avec lui et qu'on ne voit pas...

Après son passage, les chevaux meurent des *chiques*, les vaches tarissent, les poules se mettent à couver, le pain ne lève plus, les chiens boîtent, les rats envahissent les greniers. Le *quêteux* a jeté un sort !

Comment échapper à ses malédictions ?... Il jette aussi bien ses sorts à travers les portes closes. Pour prévenir tout maléfice, il n'y a qu'un moyen : il faut éviter de faire parler le *quêteux* ! On barre donc toutes les ouvertures, et l'on dépose quelques sous sur le seuil. Le *jeteux de sorts*, sans frapper, prend les sous et s'en va.

Ce type de *quêteux* disparaît. Nos gens ne croient plus aux sortilèges.

LES QUÊTEUX

***

Parmi les *quêteux* qui viennent de loin, il faut compter les *bohémiens.*

Les *bohémiens*, c'est des *quêteux* qui vont par bandes, qui voyagent en famille, et en voiture. Un mendiant, un vagabond, un chemineau n'est pas un *bohémien* ; mais un vagabond, sa femme et ses enfants, dans une grande charrette traînée par une haridelle, voilà des *bohémiens.* Même, un train de *bohémiens* doit comprendre plusieurs familles et plusieurs voitures, avec des chiens et des chevaux qui suivent.

Les *bohémiens* n'ont pas de *chez eux.* Ils voyagent, ils vivent, mangent et dorment dans leurs charrettes. Le soir venu, ils *campent* dans un champ, au bord d'une route, dans le *Domaine*, dans les *Abouts*, dans les *Bandons.*

Ces terribles *quêteux* ne quêtent pas pour la peine d'en parler. Ils sont d'abord maquignons : ils font commerce d'acheter, de revendre et d'échanger des chevaux. De plus, ils ont la réputation de voler les enfants! Quand les *bohémiens campent* dans les environs, on n'a pas de peine à faire coucher la marmaille de bonne heure... Le lendemain matin, il ne manque personne dans les petits lits ; mais il manque des poules au poulailler, du foin dans la *tasserie*, du lait dans la laiterie. Les *bohémiens* ont fait des provisions.

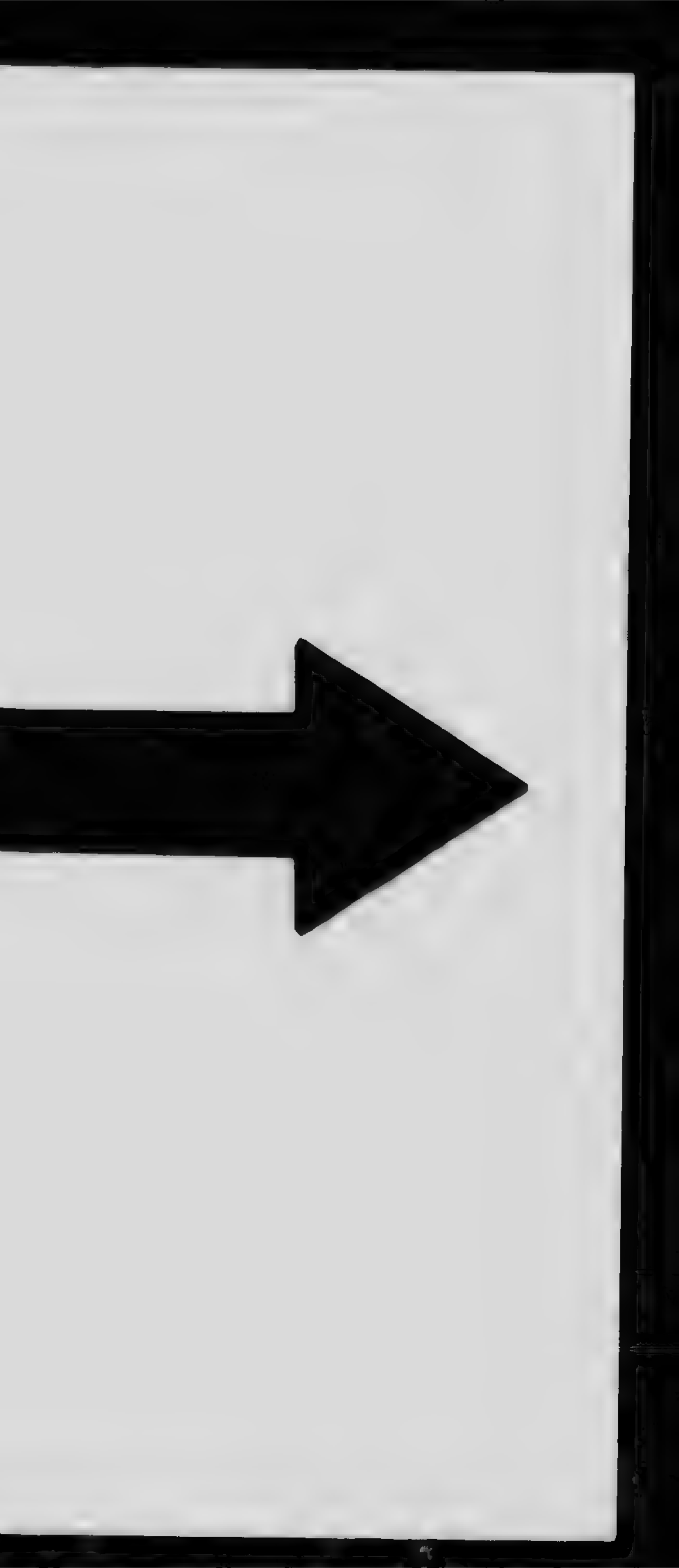
LE QUÊTEUX DES PAROISSES VOISINES

Il s'appelle *Carapet, Pipet, Gras-d'Ours, Beau-Poil, Beau-Carosse*... Le curé et le notaire savent son vrai nom ; le peuple se contente du sobriquet, toujours pittoresque. *Carapet* était court, large et plat comme le

poisson qu'on appelle de ce nom ; *Beau-Carrosse* avait été nommé d'après l'élégance de son équipage, une boîte *écrianchée* sur deux roues branlantes, traînée péniblement par une Rossinante qui avait depuis longtemps perdu le souvenir du jour où elle avait trotté.

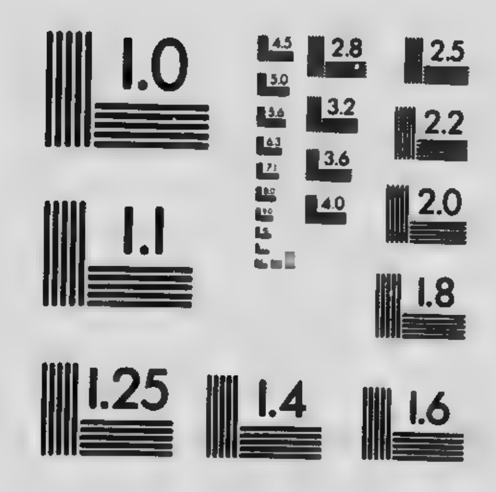
Car le *quêteux* des paroisses voisines fait sa tournée en voiture — charrette ou *quatre-épées* en été, *berlot* en hiver. Et la voiture se remplit de provisions de toute sorte, farine, blé, foin, légumes, et le reste ; elle se remplit d'autant plus vite que le *quêteux*, après avoir accepté ce qu'on lui donne, ne se fait aucun scrupule de prendre aussi ce qu'on ne lui offre point. Pour parler clair, le *quêteux* des paroisses voisines est assez souvent un voleur. A son double métier, il s'enrichit presque. On en a connu qui prêtaient de l'argent ! Or, pour prêter, tout le monde sait qu'il faut avoir de quoi.

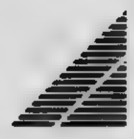




MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Parfois le *quêteux* est accompagné de sa femme et de ses enfants. Car les gens sont devenus méfiants, et il faut ruser. A l'approche du village, la troupe se divise : pendant que le père, à la *devanture* d'une maison, quête ou brocante, discute et amuse les gens du logis, les enfants, sautant les clôtures, visitent les *bâtiments* et surtout le poulailler. Le soir, la famille se réunit, et il y a double recette.

Par ainsi, prolongeant parfois le voyage et poussant plus loin l'aventure, les *quêteux* des paroisses voisines peuvent devenir des *bohémiens*.

LE QUÊTEUX DE LA PAROISSE

Dans nos paroisses, il n'y a pas de nécessiteux, mais il y a des pauvres ; pas de vrais mendiants, mais des *quêteux* ; et ce n'est pas la même chose.

Je ne sais comment cela se fait, mais le *quêteux* de la paroisse reste presque toujours *à l'autre bout du rang.* Il y a une maison, toute *en démence*, et une *trâlée* d'enfants, tous en guenilles. Sa personne, sa famille, sa vie sont la risée de la paroisse. On ne le nomme jamais que par un sobriquet, parfois cruel. C'est *L'Anguille*, et il a toujours une raison pour ne pas travailler et se tirer d'affaire ; *Ferme-pas-Juste*, et sa bouche bée justifie son nom ; *Joe-la-Galette*, élevé à manger de la galette de sarrazin (ici, la malice n'est pas noire, car la galette de sarrazin, cuite sur la plaque du poêle et mangée à point, avec du sirop d'érable, c'est ce qu'il y a de meilleur au monde !) ; *La Bienséance*, pincé et ridicule, qui prétend donner aux enfants des leçons de savoir-vivre ; *Moïse-aux-Rats*, dont la nichée ne se compte plus, tant il y a de petits Rats...

Sans talent, n'ayant souci de rien, idiot parfois, souvent infirme, le *quêteux* de la paroisse est surtout paresseux.

Qui se ressemblent se rassemblent, c'est le dicton. La femme du *quêteux* n'a pas plus de *génie* que lui. Ni l'un ni l'autre ne cherche à gagner. Si un travail facile et qui ne demande pas d'efforts lui est offert, le mari s'en acquitte tant bien que mal ; mais c'est un accident dans sa vie. La plus grande partie du temps, il ne se donne pas même la peine de quêter. A quoi bon prendre ce soin fatigant ? La paroisse n'a-t-elle pas l'obligation de le faire vivre, lui, sa femme et ses petits ? C'est sa conviction. Si la charité persévérante des bonnes familles paraît se lasser, si dans la masure les provisions viennent à s'épuiser, la femme du *quêteux* n'a qu'à faire une petite promenade chez les voisins en répandant ses plaintes, ses reproches même, et tout rentre dans l'ordre.

Personne, dans le *rang*, ne *fait boucherie*, ne tue un animal, bœuf, veau, mouton, porc, sans mettre de côté un morceau présentable, qu'on fait porter chez le *quêteux*.

C'est pour le *quêteux* de la paroisse qu'à Noël on court la *guignolée*. Et voyez quels égards on a pour lui : le produit de cette quête, qui remplit deux *berlots*, viandes, grains, légumes, bois, hardes, chaussures, se dissiperait *dans un rien de temps*, si le tout était déposé chez lui ; on confie donc ces effets à un voisin discret qui les lui distribuera au jour le jour, selon le besoin... Le seul travail qu'il reste à faire au *quêteux* est d'entrer chez lui, morceau par morceau, le bois, tout scié et débité, qu'on a cordé près de la porte.

Ce déshérité de la fortune est en quelque sorte fortuné : rien à faire, nul souci, nulle inquiétude ; sa vie est comme qui dirait assurée.

Si le *quêteux* est veuf ou vieux garçon, son train de vie est différent : du Jour de l'An à la Saint-Sylvestre, il promène sa paresse par la paroisse ; les familles l'hébergent à tour de rôle ; on se le passe d'une maison à l'autre.

La demeure de l'*habitant* n'est pas grande, et les enfants y prennent pas mal de place. N'importe ! Une vieille paillasse, la « paillasse du *quêteux* », tenue en réserve sur les entraits du grenier, est descendue, placée dans un coin du fournil, et voilà notre homme chez lui. Il vivra là un certain temps, pourvu qu'on ne le fasse pas travailler trop. Les gens, d'ailleurs, connaissent son horreur pour le travail. L'inviter à faire un effort serait commettre une grave indélicatesse. Mais, histoire de l'amuser, de le distraire, on peut lui proposer de menus ouvrages de femmes : il égrène des épis de *blé-d'inde*, épluche du blé pour la semence ou des pois pour la soupe.

effiloche de la laine, met du tabac en *torquettes*.

Quand il a dormi sous le même toit et mangé à la même table pendant une semaine, deux semaines, le *quêteux* finit par s'ennuyer, roule ses guenilles et *gagne* chez le voisin.

On le voit partir sans chagrin. Quand il aura fait le tour de la paroisse, on le reprendra. C'est une *rente*.

***

Au *quêteux* voleur et au paresseux comme au mendiant honnête, l'*habitant* canadien donne toujours, parce qu'il faut faire la charité. Il faut donner aux *quêteux*, même quand les *quêteux* sont riches ; car, voyez-vous bien, s'ils ne quêtaient point, ils seraient pauvres, et s'ils ne le sont pas, c'est parce

qu'ils quêtent. Chacun, ici-bas, a sa vocation ; la leur est d'être *quêteux*.

Et puis, Dieu merci ! on sait qu'un verre d'eau donné à un pauvre n'est jamais perdu...

Paysans, mes frères, vous avez des cœurs d'or !



Au feu !

AU FEU !

*

Toute la journée, un ciel gris et lourd a pesé sur la campagne. Vers le soir, une brise chaude a soufflé, de gros nuages noirs ont roulé, très bas. Les bêtes, inquiètes, se groupent et cherchent les maisons ; à tire-d'aile, les oiseaux gagnent leurs nids. Le tonnerre gronde sourdement, on ne sait où, derrière les montagnes.

C'est une nuit d'orage qui s'annonce. Les ménagères, prudentes, ferment les contre-vents, barrent les portes. Tout le monde est à l'abri ; le chien même est rentré. Le

village s'endort dans une nuit sans étoiles, noire comme de l'encre...

Vers minuit, les nuages crèvent. Pluie *d'abat*, courte durée... Puis, une saute de vent. Une rafale fond sur le toit, qui gémit ; toute la maison craque. Dans la bourrasque, les arbres tordent leurs bras, s'entrechoquent, mêlent leurs têtes échevelées. Un éclair zigzague, et tout de suite un coup de tonnerre éclate ; un coup, sec, sans roulement... Et c'est tout ; on n'entend plus que le vent qui hurle, et la pluie qui tombe par *paquets*. Mais la charpente est solide, la famille est à l'abri : dormons...

Un réveil en sursaut ! Qu'y a-t-il ? La pluie a cessé. Le son de la grosse cloche de l'église arrive, lugubre, dans l'ouragan. Le tocsin !... La foudre est tombée, la foudre a mis le feu !... Un homme à cheval, ni selle ni bride, passe au galop : « Au feu ! »

Une lueur se reflète sur le clocher. « Au feu ! Au feu ! »

De partout l'on accourt, avec des haches, des échelles, des chaudières. Dans le chemin du roi, il fait clair comme en plein jour. C'est chez les Saintonge, au bout du village, que le *tonnerre* est tombé, sur la grange neuve au sud de la maison. Quand on s'en est aperçu, déjà tout le foin était en feu, des flammes perçaient la couverture. Et le vent, qui fait rage, souffle vers l'église ! Si le feu prend à la maison des Saintonge, c'est fini : tout le village y passe. « Au feu ! Au feu ! »

On arrive ; vite, on s'organise. Pas de brigade de pompiers, dans nos campagnes, pas de pompes à incendie, pas de boyaux ; mais du cœur à l'ouvrage, et une entente qui surprend. C'est le maire de la paroisse qui commande : — « Aux échelles, les enfants ! Protégez la maison. Des *couvertes*, des tapis mouillés sur les bardeaux du toit,

sur le lambris du pignon ! Et de l'eau partout ! Faites la chaîne, vite ! Toi, veille au coin du *sorouêt*, c'est là que ça va prendre. Il y a assez de monde à la chaîne. Venez avec moi, vous autres : à la grange, avec des haches ! »

Une chaîne s'est formée, double, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre ; par là, de main en main, les chaudières vides descendent à la rivière ; par ici, de main en main, elles remontent remplies. « De l'eau ! De l'eau ! » Et le va-et-vient n'a pas de repos ni de cesse.

Cependant, une équipe s'est attaquée à la grange, cherche à étouffer le feu, démolit les pans, arrache des lambeaux de couverture. Efforts inutiles ! Le brasier, plus ardent, crépite ; on dirait une fusillade. Les flammes montent, se couchent sous le vent, viennent lécher la maison. Les braves gens qui sont au bout de la chaîne, sur le toit, se

gardent comme ils peuvent sous des draps mouillés ; ils luttent ; vingt fois le feu prend aux bardeaux, vingt fois ils l'éteignent.

Quelqu'un crie :

— « Monsieur le Curé ! Allez chercher Monsieur le Curé ! »

Mais Monsieur le Curé est là ; il y était des premiers. Ceux qui, dans la première excitation de l'alerte, ne l'avaient pas vu d'abord, l'aperçoivent qui se tient, seul, entre la maison menacée et la grange en feu.

— « Monsieur le Curé, arrêtez le feu ! On ne peut plus rester ici : on brûle ! Le feu nous gagne, Monsieur le Curé. Arrêtez le feu ! Faites un miracle ! »

— « Travaillez ferme, mes enfants. Ne craignez rien. La maison ne brûlera pas. »

Ils reprennent courage. La maison ne brûlera pas. Le curé l'a dit. Il est là, il barre le chemin au feu. Le feu ne passera

pas. Hardi, les gars ! de l'eau, encore de l'eau ! La maison ne brûlera pas, le feu ne passera pas ! Hardi sur le feu !

Les meubles qui garnissaient la demeure des Saintonge ont été transportés, pêle-mêle, dans un champ voisin. Seul, le crucifix de la *grand'chambre* n'a pas suivi le ménage : on l'a fixé au mur du pignon, face au danger.

Sous la croix protectrice, le curé est à son poste, encourage ses gens, les dirige au besoin. L'ardeur du brasier lui brûle le visage; des flammèches font des trous dans sa soutane...

Tout à coup, quelque chose s'effondre, et de l'incendie un rideau de grandes flammes rouges monte et se rabat, en sifflant, sur la maison.

Un cri : — « Sauvez-vous ! » et les plus vaillants reculent devant l'embrasement vainqueur.

Le prêtre n'a pas bougé. Il est toujours là, immobile, sous la pluie de feu. Ses lèvres remuent...

Mais qu'est-ce que cela veut dire? Surprise! le vent balaye la fumée, repousse les flammes...

— « Le vent *tourne*! Plus de danger! Et le feu diminue! Hourrah! on va l'éteindre. De l'eau, par ici! On a le dessus. Hourrah! Par ici, de l'eau, des échelles, des haches! »

***

Le matin paraît. La grange n'est plus qu'un amas de ruines fumantes, mais la maison des Saintonge n'a pas brûlé.

Des hommes, noirs de cendre et de fumée, des écorchures aux mains, des brûlures au visage, veillent encore sur les restes de l'incendie.

Un vieux dit :

— « C'est une chose connue : le feu du ciel, ça s'éteint pas avec l'eau de la terre. Vous l'avez vu, plus on en jetait, plus ça brûlait. Sans Monsieur le Curé, le village y passait, sûr et certain ! »

A l'église, une cloche sonne à petits coups réguliers. Monsieur le Curé monte à l'autel...



Un poète illettré

UN POÈTE ILLETTRÉ

*

Le poète n'est-il pas en quelque sorte un déséquilibré ?

Il y a chez lui quelque chose d'anormal. Ses facultés ne sont pas dans un juste rapport, ou mieux, dans un rapport qui paraisse juste aux gens de sens rassis. Quelqu'une prédomine, développée aux dépens des autres, et l'équilibre intellectuel et moral en est rompu. Aussi, le poète passe-t-il dans la vie comme en un songe. Il est parmi les autres hommes ainsi qu'un étranger : les autres regardent, il contemple ; les autres pensent, il rêve ; les autres parlent, il chante. C'est une sorte de malade, et qui souffre délicieusement ;

un exilé, un voyageur en cherche d'idéal ; un être à part, dont le cœur se hausse et plane « où la raison boîteuse n'atteint pas ».

Il est

> ...celui qui vient on ne sait d'où,
> Et qui n'a pas de but, le poète, le fou...

On naît poète, avec une sensibilité extrême, avec une imagination brûlante, avec au cœur une blessure qui saigne et ne veut pas se fermer. C'est le poète brut. Mais, pour qu'une âme de poète transparaisse, et resplendisse, et jette ses éclairs, il la faut former comme un diamant qu'on taille et qu'on polit. Plus encore, le poète doit faire l'apprentissage du verbe ; pour dire son rêve, pour faire passer son idéal dans un chant, il lui faut l'harmonie, la cadence, et le rythme, l'heureuse combinaison des sonorités, la judicieuse distribution des mots, et le jeu fécond des coupes intérieures ; il lui faut

de la mesure, de la couleur et de la musique, des nuances et des demi-teintes, de l'éclat et de la douceur, de la souplesse et de la solidité, des mouvements qui se prolongent et des dessins qui se développent, tout l'organisme à la fois résistant et flexible du vers.

La nature ne fait qu'ébaucher le poète ; l'art achève de le former, a justement dit quelqu'un.

Or, il y a des gens qui, nés poètes, ne reçoivent pas cette culture nécessaire, et ne voient jamais lever la semence de poésie qu'ils ont dans l'âme. Ces illettrés se traînent sur la grande route, perdus dans la foule, isolés, souffrants, raillés, tourmentés par une soif qu'ils ne savent apaiser.

***

Je connais l'un de ces malheureux.

Pierre-Paul est né poète. — Je ne dis pas qu'il est poète ; je dis qu'il est *né* poète. —

Enfant, il apprit, à la petite école, comment on s'y prend pour former des lettres et pour les reconnaître ensuite ; bref ! il sait lire et écrire. Là s'arrête son savoir. De l'orthographe et de la grammaire, il n'a rien retenu, et toute sa prosodie consiste dans un compte approximatif des syllabes ; il a le sens de la mesure pourtant, et, dans l'oreille, comme le souvenir obsédant de la cadence alexandrine. Car Pierre-Paul n'est pas de ces farceurs qui riment des chansons sur airs connus ; c'est un épris de poésie grande et noble ; il ne connaît guère que les grands vers... Il lui arrive même d'en faire qui sont trops grands, qui dépassent toute mesure.

Nascuntur poetæ... Preuve, la fureur de rimer qui possède Pierre-Paul.

Brave paysan, il laboure, sème, récolte ; il pourrait être heureux. Mais le chant des vers le hante, une rage de parler en mesure le dévore ; c'est un besoin, une obsession,

un harcèlement... Il faut qu'il rime ! On lui conseille de dompter cette passion, on lui assure qu'il n'est pas poète, on le gronde comme un enfant ; rien n'y fait. « C'est plus fort que moi », dit-il.

Il rime donc, tant bien que mal, et tant bien que mal cultive sa terre, vend les produits de sa ferme. Je l'ai vu arrêter devant ma porte sa charrette pleine de denrées, laisser là les chalands, entrer en hâte chez moi, saisir un crayon, et sur un chiffon de papier ou dans son livre de compte, griffonner quelque chose ; c'était des vers. « Quand les rimes me poursuivent et me bourdonnent aux oreilles comme des mouches, me disait-il, je ne puis plus mesurer ma saucisse, ni compter mes navets ; il faut que je me débarrasse d'une couple de vers. C'est fait. Maintenant, je suis tranquille. Bonjour, Monsieur, et merci. Je m'en vais, car il y a là quelqu'un qui veut acheter un[illegible]sse

d'oignons.» Et, soulagé, Pierre-Paul retournait à son négoce.

... Pierre-Paul, Pierre-Paul ! j'ai mangé vos légumes, et j'ai lu vos vers. Hélas ! vos vers ne valent pas vos légumes. Et vos *gretons*, ô Pierre-Paul, vos *gretons* sont vos meilleurs poèmes !...

***

Les vers de Pierre-Paul sont donc mauvais. S'ils valent le papier sur lequel ils sont écrits, c'est qu'ils sont écrits sur du papier d'emballage. Et pourtant, quand on connait l'auteur, on reste déconcerté devant ces productions étranges, incohérentes et décousues, parfois grotesques, mais où le poète se révèle tout de même. Un fatras de lieux communs, c'est vrai, et beaucoup de fautes de français, mais aussi des idées qu'il pêche on ne sait où, des expressions de choix

qui lui viennent on ne sait comment, ici et là un vers bien frappé qui le surprend lui-même et qu'il ne reconnaît plus sitôt qu'il l'a fait, de la rime, de la césure même, voilà la poésie de Pierre-Paul. Une fois l'orthographe rétablie, le croirait-on ? eh bien ! ça ne fait pas toujours mauvaise figure.

Lisez ces vers sur le Saguenay :

Par un étrange effort trouant les Laurentides,
Le sombre Saguenay roule ses flots limpides
Dans un cadre imposant de rochers escarpés,
De caps majestueux, en tableaux [1] découpés.
Sur la cime des monts, des sapins rachitiques
Semblent de noirs lutins aux gestes fantastiques,
Et les grands vents d'hiver, à travers les rameaux,
Font entendre, la nuit, de lugubres sanglots.
Ce fleuve est d'un aspect majestueux et sombre.
. . . .

Lisez encore le salut du poète à Charlesbourg, « berceau de son enfance » :

(1) *Tableau* : pan de rocher, falaise à pic et unie.

Salut, vieux Charlesbourg ! Des hauteurs où tu donnes
Couronné par ton temple où règne la Madone,
Tu peux voir à tes pieds, du haut de ta grandeur,
Québec, Lévis, Beauport, la rade et sa splendeur.
De ton site éminent, tu vois la plaine altière
Où Wolfe et de Lévis enchaînaient la victoire...

Eh quoi ! vous trouvez que *victoire* ne rime pas avec *altière ?*... Vous ne savez pas que Pierre-Paul est du grand siècle ; bon Canadien, il prononce *victouère*, et c'est aussi pourquoi il fait ailleurs rimer *exploits* avec *guérets*.

Il est vrai, cependant, Pierre-Paul se contente parfois de l'assonance : *larme*, chez lui, rime avec *âme*, *sombre* avec *fondre*, *femmes* avec *infâmes*, *gêne* avec *extrême*, etc. Mais qu'est-ce que cela ? Peccadilles ! Pierre-Paul, en revanche, ne rime jamais pour l'œil, et ce n'est pas lui qui accouplerait *hallebarde* et *miséricorde* ! Et la pauvreté des rimes, les hiatus, les barbarismes même n'empêchent pas Pierre-Paul de trouver parfois de beaux vers — comme celui que j'ai souligné dans la

pièce sur le Saguenay, ou comme celui-ci, où la césure ne saurait être mieux placée :

Il dit, et le soldat électrisé s'élance.

D'ailleurs, Pierre-Paul est modeste.

« Ma muse, je l'admets, est loin d'être élégante, » dit-il dans un morceau qui est à la fois une satire dirigée contre les critiques malveillants, et une manière de plaidoyer *pro domo*... Quelques vers de cette pièce : (1)

(1) Toutes ces citations sont tirées de trois plaquettes, publiées par notre poète : *Essais poétiques*, par Pierre-Paul Paradis (Chicoutimi, 1893, 7 pages) ; *la Fin du Monde*, par le même (Chicoutimi, 1895, 22 pages) ; et *les Funérailles de l'Amour*, par le même (Chicoutimi, 1897, 27 pages). Dans le *Prologue* de ce dernier recueil, P.-P. Paradis écrivait :

Le procureur est rude, il lui faut de la graisse :
Je fais faire à crédit le travail de la presse.

Hélas ! Pierre-Paul avait maille à partir avec les procureurs ! Il faut croire que le profit fut mince, car P.-P. n'a rien imprimé depuis cette date. Mais que de vers il a faits, qu'il n'a pas publiés, qu'il n'a pas même écrits !

Lecteurs, en vous servant ce poème indigeste,
Je ne m'attarde pas, en un long manifeste,
A quêter à genoux un indulgent pardon ;
Je n'écris pas pour ceux à qui le sort est bon,
Mais pour les malheureux à qui la terre est dure
Et qui ne savent rien de la littérature.
. . . .
. . . . Critiques entêtés,
Ennemis indiscrets des médiocrités,
Ne m'infligez donc point de cruelles défaites.
Ah ! si vous compreniez tout le mal que vous faites,
En brisant un auteur qui fait ses premiers sauts
Pour enfourcher Pégase avec ses oripeaux !
. . . .
Je le sais, je ne suis qu'un rustique poète.
Ma muse est paysanne, et son habit de fête,
D'étoffe du pays, teint de sombres couleurs,
Attire la critique et non pas les flatteurs...

***

Pierre-Paul, donc, sait que la plupart de ses vers sont mauvais ; il n'en fera jamais de meilleurs, il le sait aussi... Mais le démon de la poésie le tient : il rime avec passion, avec acharnement. Les gens se moquent de

lui, se le montrent du doigt ; lui, timide, se dérobe aux regards, et, seul, honteux, comme on commet une mauvaise action, il rime ; il chante à sa façon la montagne et la plaine, les gra is bois sourds et les gerbes d'or, la chaude lumière des jours d'été et la froide lueur des nuits d'hiver. Malgré les conseils, en dépit des sarcasmes, il rime ; il rimera jusqu'à sa mort...

N'est-il pas à plaindre, ce poète illettré, impuissant à dire son rêve, et pour qui la poésie est comme un mal dont on a honte ?



Les écumeurs de tonnes

LES ÉCUMEURS DE TONNES

Aimez-vous flâner sur les quais, dans l'encombrement des balles de marchandises, des cordages et des ancres ? Avez-vous écouté la grande rumeur du port, faite du sifflement de la vapeur, du heurt des ballots qui s'entre-choquent, de la respiration essoufflée des remorqueurs qui courent sous les beauprés, du clapotis de l'eau sur les bordages, du crissement des amarres enroulées sur les bittes, du grincement des palans, des cris des manœuvres, des appels des matelots ? Avez-vous vu vivre et s'agiter les quais du vieux Québec ? Vous êtes-vous mêlé jamais à ce

peuple qui ne connaît pas les souffles du grand large, mais qui vit de la mer tout de même, et, sur les quais, peine et s'efforce tout le jour, parfois toute la nuit, dans la fumée, la poussière de charbon, les odeurs malsaines, parce qu'à la maison la femme et les petits ont besoin, et qu'il n'y a guère de *gagne*?... Et connaissez-vous l'industrie, à la fois humble et alléchante, des « écumeurs de tonnes » ?

Chaque été, des navires, venus de la Barbade, à ce qu'on dit, déchargent sur nos quais leurs cargaisons de grosses tonnes, pleines d'un sirop épais et noirâtre, dernier résidu de la cristallisation du sucre. On range ces tonnes, côte à côte, par files. Or, la mélasse, agitée durant le voyage, s'échauffe, fermente, filtre au travers des douves mal jointes, s'échappe par les bondes mal fermées, et coule en écume jaunâtre sur les tonnes alignées.

Alors, dans les mansardes où l'on a faim, les enfants disent : « Allons au sirop ! »

Aller au sirop !... O volupté ! Le regard s'allume, et l'eau vient à la bouche... C'est qu'on n'en mange pas tous les jours, du sirop !

Vite, les petits se munissent d'une chaudière, d'un vaisseau quelconque, d'une cuiller, et en route pour la récolte ! La moisson, ce sera la mousse blonde qui coule des bondons écumeux. Et l'on s'appelle, d'un taudis à l'autre, et l'on s'annonce la bonne nouvelle, et les petits écumeurs s'abattent sur la cargaison fraîchement débarquée.

C'est plaisir et pitié tout à la fois, de voir les pauvres petits gars recueillir à l'aide de leurs cuillers le précieux liquide et le déposer avec soin dans leurs chaudières. C'est à qui fera la meilleure provision ; alertes, ils vont d'un tonneau à l'autre, s'appellent, courent, ramassant tout, ne laissant rien perdre du

bon sirop. S'il se produit une coulée extraordinaire, des disputes peuvent s'élever : « Ce tonneau est à moi ! — Non ! Je l'ai vu le premier ! »... On va en venir aux mains, quand tout à coup, un peu plus loin, un bondon saute, un flot bouillonnant s'échappe. ... Tous accourent, et ce sont des cris de joie : « Oh ! du pur sirop ! »

J'ai vu à l'ouvrage toute une famille d'écumeurs : le père, un peu honteux, tenait la chaudière commune, ses enfants couraient les tonnes. Le plus jeune ne savait pas résister à la tentation trop forte : de temps en temps, à la dérobée, il léchait sa cuiller... Et sa petite figure en était toute réjouie.

Quand les tonnes sont écumées, chacun s'en retourne chez lui, emportant de quoi régaler la famille.

Sans doute, le produit de cette industrie singulière n'est pas très pur. Un délicat aurait des haut-le-cœur devant cette mélasse

en fermentation, raclée sur des tonneaux malpropres par des gamins en guenilles ; il y trouverait des choses innommées, ramassées au hasard de la cuiller avec la bave des tonnes. Mais les miséreux ont le cœur solide ; et, pour eux, qui d'ordinaire mangent leur pain sec, un croûton recouvert de cette écume généreuse est un régal.

* *

Le Signe de la Croix

LE SIGNE DE LA CROIX

⚜

Monsieur le Curé revenait, par le grand chemin, vers son presbytère.

Il était allé voir Alexis, le fils de Bastien le Rouge, malade depuis des mois, et que le docteur lui-même commençait à *décompter*. En passant, il était entré chez celui-ci et chez celui-là, pour dire une bonne parole, donner un conseil, faire une aumône.

Et le bon vieillard, s'en revenant, se demandait quelle autre peine il irait soulager ce matin-là.

— « Bonjour, Monsieur le Curé ! » cria soudain un enfant, un bambin qui jouait à la *devanture* d'une maison.

— « Bonjour, petit Pierre, fit le Curé. Viens faire un tour au presbytère dimanche ; et, si tu as été un bon petit garçon toute la semaine, tu auras une image. Puis, il va falloir suivre le catéchisme, cette année, petit Pierre !... Sais-tu bien faire le Signe de la Croix, maintenant ? »

— « Oui, Monsieur le Curé.»

— « Fais-le donc, pour voir... »

Et petit Pierre, très grave :

— « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ! »

Mais la Croix que sa petite main trace sur lui est démesurée : il la commence — « Au nom du Père » — presque à la nuque, la fait descendre — « et du Fils » — jusqu'à ses genoux, décrit les deux bras — « et du Saint-Esprit » — d'un geste plus large que ses propres épaules.

Le Curé se prend à sourire.

— « Vous riez, Monsieur le Curé ? »

C'est le père Jean, venu sur le pas de la porte.

— « Je souris, Jean, je souris parce que je suis content du petit Pierre. Il sait faire le Signe de la Croix. Il le fait peut-être un peu grand... »

— « Laissez faire, Monsieur le Curé, reprend le père Jean. Voyez-vous, le Signe de la Croix, par le temps qui court, ça *refoule* toujours assez en vieillissant. »

Le vieux capitaine

LE VIEUX CAPITAINE

C'était un vieux marin, qui possédait une vieille goélette.

Tour à tour caboteur et hauturier, de cap en cap ou en plein golfe, dans les accalmies comme au milieu des tempêtes, grand largue ou vent arrière, par tous les temps et ses voiles amurées à tous les angles, le petit navire avait longtemps navigué.

Le Capitaine l'avait, autrefois, construit lui-même, et jamais autre main que la sienne n'avait tenu la barre. Jamais, non plus, il n'avait gouverné sans avoir dans son poing

fermé la petite statue de la Vierge, maintenant toute fruste, et qui ne le quittait point.

Aussi la goélette avait-elle traversé tous les écueils, résisté à toutes les tourmentes, bravé tous les grains. Avec un soin jaloux, avec amour, le marin l'avait gardée toujours en état et bien gréée. De la carlingue à la pomme du grand mat et de l'étrave à l'étambot, elle était encore vaillante, malgré la fatigue des bordages, l'usure des ralingues, le rapiécetage des voiles.

Mais le Capitaine, brisé par le grand âge, avait dû abandonner son dur métier. Il vivait chez sa fille, au village. Et la goélette restait embossée le long du quai vermoulu qui, derrière l'église, s'avance dans le fleuve.

Tous les jours que le bon Dieu amenait, le vieux allait la voir ; il éprouvait les manœuvres, s'assurait que les organeaux étaient solides, les haubans bien tendus, les voiles bien carguées, les apparaux en place ; puis,

assis à l'avant, silencieux, il fumait sa pipe.

Le navigateur ne naviguait plus ; mais il avait encore sa goélette, et, beau temps mauvais temps, allait ainsi la voir, la voir et la soigner.

Cependant, il vint un jour où, pour aider à la dépense de la maison, il fallut vendre la goélette. Le vieillard s'y opposa longtemps; à la fin, il comprit qu'il devait céder.

La goélette fut vendue, et le Capitaine voulut aller la livrer lui-même au nouveau patron. Il fit lentement le tour du bateau ; de sa vieille main tremblante et ridée, il toucha chaque cordage ; longtemps il caressa la barre du gouvernail. Remonté sur le quai, il regarda, triste, faire l'appareillage.

La Marie-Jeanne démarra et, voiles dehors, cingla vers le large.

Le vieux Capitaine la regardait filer, et de grosses larmes coulaient sur ses joues tannées.

— « Père, vous ne devriez pas vous faire du chagrin. Elle ne vous servait plus. Et vous l'avez vendue bon prix.»

— « Je le sais, je le sais, répondit le vieillard. C'est pas ça qui me fait de la peine. Mais... *j'ai peur qu'il la maltraite* ! »

Le Capitaine avait soudain vieilli de dix ans. Il mourut peu de temps après.



Le rosier mort

LE ROSIER MORT

*

A ma sœur.

Vous souvient-il du grand parterre et de la maison blanche où vivaient nos gens ?... Il vous en souvient, et du bon grand-père, au front ridé, et de la bonne grand'mère, au [illegible] et du noyer séculaire, dont, chaque automne, les branches alourdies balayaient le sol tout autour, nous enfermant sous un dôme de verdure ; et des prunes, qui pleuvaient dru sur nos têtes, lorsque grand-père, souriant et courbé, secouait pour nous les troncs rugueux ; et des grands bœufs roux dans le clos voisin ; et de la rivière qui

coulait au bout du pré, derrière les saules ; et du puits à brimbale ; et des fleurs, et des oiseaux, et des papillons... Hélas ! le temps a passé sur toutes ces choses. Nos vieilles gens nous ont quittés, répondant à l'appel d'en haut ; le grand noyer a été abattu par la foudre ; les fleurs sont fanées ; les oiseaux ont émigré ; et je pense que les papillons sont morts...

Vous souvient-il qu'un jour, au fond du jardin, au milieu des fleurs superbes, une petite plante d'apparence chétive sortit du sol ? Les œillets voisins, hauts sur tige, la regardaient avec mépris.

Un examen du brin d'herbe révéla que c'était un rosier !

Nous entourâmes le nouveau venu des soins les plus délicats.

Le pauvre petit était si frêle qu'un coup de vent l'eût déraciné. Le vent ne tua pas le rosier, qui mourut d'inanition, misérable-

ment, après une existence la plus lamentable du monde.

Sous votre œil vigilant, pendant quelques semaines, il grandit tant qu'il put, se cramponnant à la vie avec des efforts incroyables, poussant maigrement des feuilles aussitôt fanées, fouillant le sol de ses petits pieds désespérés... Jamais on n'avait vu tant de courage chez une tige si faible.

Autour de lui, éclatantes et parfumées, se balançaient les fleurs. Lui, au ras du sol, malingre et chétif, sans fleurir, sans embaumer, luttait, luttait toujours, dérobant aux feuilles voisines tantôt une goutte d'eau, tantôt un rayon de soleil. Mais il était condamné. Bientôt, il se mit à dépérir ; fibre par fibre, la mort s'empara de ce petit être, qui ne demandait qu'à vivre ; il pencha d'abord tristement la tête, puis sa tige se raidit, desséchée...

Il était mort, le petit rosier, poussé tout seul au fond du grand parterre, mort sans avoir donné sa fleur, sans avoir jeté son parfum. Était-il blanc? était-il rouge? Il avait vécu sans porter ses couleurs, et ne nous laissait, en souvenir, qu'un petit squelette de rosier mort...

⚜ ⚜

TABLE DES MATIÈRES

Imp. et Reliure — L'Action Sociale Limitée,
103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

Imp. et Reliure—L'ACTION SOCIALE Ltée.
103, rue Ste-Anne, Québec, Can.

